

87  
H

## LIVRE I

### HISTOIRE D'UNE MESSALINE BLONDE

*C'est par les yeux de la femme qu'on voit bien le spectacle. Les femmes ne voient jamais de loin, mais elles voient de près ; l'homme est l'astrologue qui cherche au ciel ce qui se passe à ses pieds, — et qui se laisse tomber dans le puits — de la Vérité.*

*La femme ne regarde pas si haut. L'anthologie ne nous apprend-elle pas que c'est la femme qui a découvert la violette ? Que n'a-t-elle pas découvert ? Dieu, l'Amour, l'Art. Pendant qu'Adam regardait dans les astres, Ève mangeait la pomme de la Science.*

\*\*\*

*La Vérité, c'est l'âme et la lumière de l'Art ; mais la Vérité sans l'Art, c'est la Nature sans Dieu, c'est la moisson sans soleil, c'est la femme sans amour.*

\*\*\*

*La coquetterie a une volupté de résistance plus forte souvent que la vertu elle-même. La coquette est la plus accusée parmi les femmes légères ; mais le plus souvent, si on la surprend sous le ciel de son lit, on ne trouve sur son oreiller que son éventail.*

\*\*\*

*L'amour est la seule passion qui se paie d'une monnaie qu'elle fabrique elle-même : l'amour seul peut acquitter les dettes d'amour.*

NINON.

*Les Ninons d'aujourd'hui aiment mieux l'argent comptant et disent que les billets doux n'ont plus cours forcé.*

\*\*\*

*Les femmes appellent repentir le souvenir de leurs fautes, mais surtout le regret de ne pouvoir les recommencer.*

MADAME DE POMPADOUR.

*Les femmes aiment l'amour comme Pénélope aimait sa toile : elles font un ouvrage inutile, afin de le recommencer toujours.*

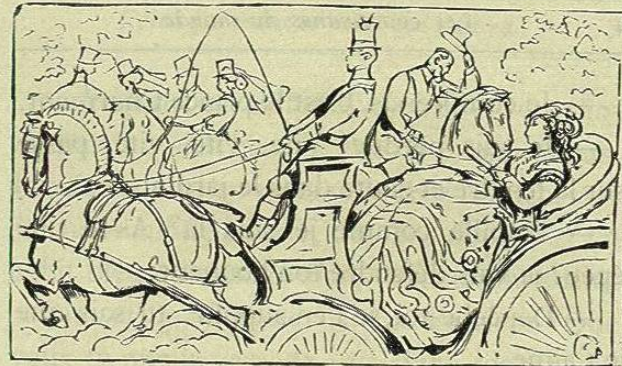
MADAME DE WARENS.

*Il y aura plus de joie au ciel pour une seule pécheresse qui vient à se repentir, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes, qui n'ont pas traversé les passions.*

SAINT LUC.

*Saint Luc aurait dû ajouter : « C'est que dans les passions il y a la Passion avec sa croix et sa couronne d'épines. »*

\*\*\*



I

*Celui qui vient et celui qui s'en va.*



Le prince [montait l'escalier dans son rêve d'amour et dans son rêve de bonheur, musique du maestro Auber.

Il n'était pas attendu — ni par elle — ni par lui.

— O mon Dieu ! voilà le prince ! dit-elle.

— Le prince ? qu'est-ce que cela ? demanda-t-il.

— Es-tu bête ! le prince, c'est le prince.

— Je comprends, c'est le prince Charmant.

— Je suis perdue! Vite, vite, vite, passe sur la fenêtre et saute dans le jardin.

— Habillé comme je suis là? As-tu une épée? je vais défendre ton honneur.

— Dépêche-toi, je t'en supplie, tu sais que je t'aime.

— Ma foi, ma belle amie, j'aimerais mieux à cette heure être celui que tu n'aimes pas.

Cette petite causerie toute intime se débitait dans un appartement des Champs-Élysées, — maison sculptée — n° 146, au premier étage, sur l'avenue, presque au rez-de-chaussée sur le jardin, un beau jardin de l'ancien Beaujon où quelques vieux arbres pourraient témoigner encore des romans du dix-huitième siècle.

Cependant le prince arrivait sur le palier, la dame s'était jetée hors du lit et elle avait ouvert la fenêtre.

— Albert! Albert! je t'en supplie, ne perds pas une seconde!

Or, Albert était toujours couché.

La belle, toute effarée, lui jeta sa culotte et son habit.

— Voyons, tu es folle! dit Albert en s'indignant, tu sais bien que je ne m'en irai pas. Je suis venu ici en sortant de chez la duchesse; j'ai une culotte courte, des bas de soie et un habit bleu à boutons d'or, tout comme l'Empereur et le vicomte de La Ferrière. Que veux-tu que je fasse de cela dans ton jardin?

— Ne discutons pas; tiens, voilà ta culotte.

— Tu t'imagines que je vais fuir devant un prince! Je suis de trop bonne maison, ma chère.

— Tu vas me faire perdre ma fortune!

-- Chansons! Veux-tu vingt poignées d'or?

— Non, je ne veux pas qu'il soit question d'argent entre nous. Mais je vais te confier un secret qui te décidera à t'en aller.

Elle parlait haut, elle se pencha à l'oreille d'Albert.

Que lui dit-elle? Sans doute il fut touché, car, cette fois, il sauta hors du lit.

— Fanny, lui dit-il en raillant toujours, me dispenses-tu de mettre ma cravate blanche pour me promener devant tes arbustes poudrés de neige et de givre?

— Albert, sois sérieux.

Le prince avait sonné.

— Mais dépêche-toi donc !

— Ah ! tu t'imagines, toi, qu'on met une culotte de bal comme un pantalon de mame-louck ?

Et sur un ton gravement comique :

— Fanny, réponds-tu de ma culotte ?

— Oui, de ta culotte et de ta vie.

La femme de chambre avait ouvert au prince, qui traversait déjà le salon. Il n'y avait plus un instant à perdre. Fanny entraîna Albert à la fenêtre, le surchargeant de son habit, de ses gants, de son bicorne.

Elle avait fermé la fenêtre sur lui :

— O mon Dieu ! dit-elle, j'ai oublié de lui donner ses bottines.

Fanny perdait tout à fait la tête. Voilà pour-quoi elle passa à Albert ses bottines à elle, oubliant que le marquis avait des escarpins.

Hélas ! elle s'en aperçut, mais il était trop tard. Le prince — c'était le prince Rio, vous le reconnaissez bien — avait déjà sa main sur le bouton de la porte quand elle se recoucha.

Je ne saurais dire avec quel art, avec quelle

science, avec quelle coquetterie, avec quelle perversité elle improvisa un lit virginal et un sommeil de vierge.

Quand le prince entra, il traversa le silence le plus profond et le demi-jour le plus amoureux.

— Elle m'attend, murmura-t-il.

Il était bon prince, le prince. Il marcha à pas de loup, comme s'il craignait de la réveiller.

Elle jouait adorablement le sommeil — sur un seul oreiller. Elle aimait trop Albert pour avoir deux oreillers. Deux oreillers, c'est bon pour des amours conjugaux ou des amours qui ont une demi-lune de date — la lune décroissante.

Or, Albert n'était qu'au lendemain de la noce.

*Portrait de l'amoureux*

Vous voulez sans doute connaître l'état civil de l'amoureux.

On parlait alors beaucoup à Paris d'un jeune Anglais d'un dilettantisme inouï. Beaucoup de cheveux bruns à reflets fauves, des moustaches triomphantes, des yeux lumineux, humides et magnétiques, des dents qui mordaient bien, sous une lèvre moqueuse qui mordait aussi. Il allait un peu partout, mais il ne posait pas; il traversait les salons comme il traversait le Bois. D'ailleurs, il ne vivait pas souvent à Paris. Depuis trois à quatre mois,

on le voyait comme une apparition; il n'était pas plutôt arrivé qu'il était reparti. Il n'y avait en lui rien de mystérieux, ni son air, ni son esprit, mais sa vie était mystérieuse. Il ne descendait jamais dans le même hôtel, on ne lui connaissait pas un seul ami, — si ce n'est les amis de passage, — on ne le remarquait jamais deux fois avec la même femme. Je m'e trompe : une étrangère blanche et bleue, tant ses yeux couleur du ciel déteignaient sur sa pâleur, l'accompagnait çà et là au théâtre, mais ils restaient tous les deux dans le fond d'une avant-scène, défiant dans le demi-jour les regards les plus indiscrets. Au dernier voyage d'ailleurs, l'étrangère n'était pas revenue avec lui.

On ne le connaissait à Paris que depuis le dernier automne.

C'était le marquis Albert de Sommerson. Quand on parlait de lui à lord Hertford ou au duc de Hamilton, ils souriaient, mais ils ne le reniaient pas. Ils disaient au contraire que c'était le gentleman le plus accompli des trois royaumes.

Pourquoi venait-il à Paris? Il semblait ne

pas s'y amuser. Sans doute, il y venait comme à un spectacle de curiosités, en philosophe qui aime mieux étudier le livre du monde que les pages nocturnes des philosophes.

Entre autres manies bien innocentes, il avait celle de jeter de la poudre d'or sur ses cheveux, ce qui lui donnait un aspect singulier.

Il ne s'était fait présenter dans aucun club, disant qu'il n'aimait pas la société des hommes. On regrettait au Jockey de ne le point voir, car il amenait de Londres les plus beaux chevaux. Et avec quel art il les montait et il les conduisait. Depuis que le duc de Paris avait disparu du turf, on n'avait pas vu une aussi savante désinvolture.

Il ne fumait pas et il ne portait pas de lorgnon sur l'œil. Fier de sa main sculpturale, il ne mettait ni gants rouges ni gants gris-perle, hormis quand il conduisait.

Lorsqu'il descendait l'avenue de l'Impératrice ou l'avenue des Champs-Élysées avec la rapidité d'une locomotive et dans la sérénité des dieux de l'Olympe, tout le monde le regardait avec des battements de cœur, mais il jonglait avec ses chevaux comme

l'Indien avec ses couteaux. Il dessinait des méandres imprévus dans les flots d'équipages de toutes les formes qui criaient sur les deux rives de l'avenue.

On se demandait toujours si ses chevaux avaient pris le mors aux dents. Les dilettantes parisiens, qui ne pouvaient entrer en lutte, se consolait en disant que cela finirait par une catastrophe.

En attendant, lord Sommerson arrivait toujours victorieusement avant tout le monde, quand il était parti le dernier.

Beaucoup de jeunes gens avaient tenté d'entrer en conversation avec lui ; mais devant son sérieux tout britannique, devant sa fierté intraitable, ils avaient compris qu'il n'y avait rien à lui dire, ni rien à espérer de lui. C'était un voyageur qui passe, qui repasse et qui ne s'arrête pas.

Messieurs les crevés s'étonnaient fort qu'un Anglais de bonne maison vint à Paris sans vouloir être de leurs fêtes. Il arrivait bien çà et là que lord Sommerson parlait à une de leurs femmes, mais c'était tout ce qu'il pouvait faire pour eux. On questionnait les femmes ;

l'une l'avait connu au Grand Hôtel, l'autre à l'hôtel du Rhin, l'autre au Café Anglais ; il s'était montré grand seigneur, il donnait une poignée d'or sans compter, il avait eu beaucoup d'esprit, quoiqu'il eût montré beaucoup d'argent. Pas un mot de plus au bureau de renseignements de ces dames.

Hormis pourtant ce signe particulier : chaque fois que le marquis de Sommerson était heureux, il jetait par-dessus sa tête un petit poignard en or pas plus grand que le doigt.

Était-ce en sacrifice aux dieux ?

Quand il était très heureux, il le piquait dans la chevelure de la dame — plus ou moins heureuse avec lui.

Les femmes du monde ne pouvaient guère parler du jeune lord. On ne l'avait vu que dans trois salons excentriques où paradaient les beautés anglaises et américaines. On avait remarqué qu'il faisait « le dégât dans les vertus » selon l'expression de lord Byron. Rien ne l'arrêtait dans son audace : il traitait les femmes du monde comme les filles, voilà pourquoi il les traitait bien, selon son expression.

On le jugeait bien et on le jugeait mal. Sous

l'homme à bonnes fortunes il y avait un homme. Quelques jeunes gens de la *Maison d'Or*, impatientés de son air dédaigneux, s'accordèrent un jour sur cette idée : que c'était un pick-pocket de haut style qui venait à Paris pour quelque grand coup.

— Oui, dit mademoiselle Trente-six-Vertus, vous avez raison, c'est un pick-pocket, puisqu'il vous vole vos femmes.

Or, comment lord Sommerson connaissait-il mademoiselle Fanny, surnommée la Charmeuse ?

Ils avaient soupé la veille chez madame Blanche d'Antigny, en bons voisins. Ils ne se connaissaient pas ; voilà sans doute pourquoi le marquis avait reconduit la dame — intramuros. — Il s'était passé une scène assez dramatique : comme ils commençaient à faire connaissance, l'Anglais s'écria avec sa gravité britannique :

— Que fais-je ! Mais je n'ai pas eu l'honneur de vous être présenté, — madame !

Toutefois il n'avait pas rebroussé chemin.

Et le lendemain, la Charmeuse avait trouvé un poignard d'or dans ses cheveux.